

Itamar Shapira, anthropologue et militant, “Présence protectrice à Massafer Yatta”, 25 août 2025

Présentation

Bonjour, et merci de nous rejoindre pour ce rendez-vous quotidien d'*Eyes on Gaza*. Il est impossible d'ouvrir cette rencontre sans évoquer le bombardement effroyable de l'hôpital Nasser à Khan Younès, où des équipes médicales ont été prises pour cible et des dizaines de personnes tuées — parmi elles, quatre photojournalistes. Cette frappe illustre une nouvelle fois la violence implacable qu'Israël dirige contre celles et ceux qui nous servent d'yeux : journalistes, photographes, et tous ceux qui, à Gaza, s'efforcent de transmettre la vérité au monde. Mais Gaza n'est pas le seul théâtre de violences. En Cisjordanie, la brutalité quotidienne continue de détruire des vies et des communautés. Dernier exemple en date : l'arrachage de milliers d'arbres à al-Mughayyir, ordonné par le général Avi Blut. Pour mettre en lumière la situation en Cisjordanie, nous recevons aujourd'hui Itamar Shapira, militant de l'organisation *Protective Presence* et anthropologue travaillant sur l'action de ce collectif. Il viendra nous parler des activités de *Protective Presence* à Massafer Yatta. Merci, Itamar, d'être parmi nous.

Intervention

Bonjour, je suis heureux de vous voir. Merci d'être venus, et merci aussi aux organisateurs de *Black Flag*. Il est important de rappeler qu'il existe aussi une voix académique qui refuse de nier ce qui se passe à Gaza. Je dirai quelques mots sur la Cisjordanie, même si je me concentrerai surtout sur Massafer Yatta. Je vais partager mon écran pour que vous puissiez visualiser l'endroit sur la carte interactive de B'Tselem. Vous voyez ici la Cisjordanie, Jérusalem au centre, Hébron ici, et cette zone que l'on appelle les collines du sud d'Hébron ou Massafer Yatta. Hébron se trouve là, à côté des villes de Yatta et A-Samu', deux agglomérations relativement importantes en zone A. La zone de Massafer Yatta est circonscrite dans ce cercle : la majeure partie apparaît en bleu et blanc, c'est-à-dire en zone C — sous contrôle israélien direct — tandis que les zones A et B, en brun, comme Yatta et A-Samu', restent formellement sous autorité militaire israélienne, mais administrées en partie par l'Autorité palestinienne.

Depuis les accords d'Oslo dans les années 1990, les zones A — où vivent 96 à 97 pour cent des Palestiniens de Cisjordanie, mais qui ne représentent que 18 pour cent du territoire — se sont retrouvées progressivement isolées des populations en zone C. Cette dernière a été réservée aux colonies, aux futures extensions, ainsi qu'à l'usage militaire. Les terres ouvertes et les réserves naturelles israéliennes se situent toutes en zone C. Pour les habitants de Massafer Yatta, cela s'est traduit par un isolement croissant vis-à-vis de leurs villages d'origine, devenus au fil du temps de véritables communs. Entrées et sorties sont toujours sous contrôle militaire — parfois serré, parfois plus souple, mais le plus souvent restrictif. Peu à peu, la zone est devenue extrêmement vulnérable, exposée à la fois aux colons et à l'armée.

Le processus a débuté au début des années 1980, dès 1980 précisément, lorsque Ariel Sharon, lors de discussions gouvernementales, a encouragé l'implantation de colonies dans la région. Les premières colonies — Carmel, Susya et Maon — ont été établis en 1980–81 comme positions militaires de Nahal, avant d'être rapidement transformés en colonies civiles, générant de nouveaux avant-postes empiétant sur les pâturages des habitants. Les habitants de Massafer Yatta sont essentiellement des bergers, cultivant aussi quelques oliviers et un peu de blé destiné au fourrage. Ils vivent avec le strict minimum en termes de production capitaliste. L'infrastructure en eau et en électricité y est quasi inexistante : aucune communauté n'est raccordée, contrairement aux colonies voisines. On voit souvent des bergers assis près de poteaux électriques ou de conduites d'eau qui passent sous leurs maisons, entendant l'eau couler sous terre, tandis qu'eux-mêmes vivent sans y avoir accès — alors qu'ils étaient là avant. Cet isolement, combiné à l'absence d'infrastructures, a

donné aux colons et à l'armée les moyens de réduire progressivement leurs terres et, à terme, de les expulser. Sans eau, sans électricité, sans permis de construire — et avec les maisons détruites par l'administration civile — il est bien plus facile de les pousser dehors.

Leur lutte pour rester à Massafer Yatta, entamée dans les années 1980, s'est longtemps menée dans la solitude. En 1999, pour la première fois, 700 personnes ont été expulsées en masse vers Yatta. Les habitants ont commencé à revenir presque aussitôt. Dès 1997 déjà, certains reconstruisaient des maisons, creusaient à nouveau des citernes, tentaient de stocker de l'eau — des efforts systématiquement détruits. Leur résistance repose sur le principe palestinien du *sumud* — une ténacité à rester enraciné sur la terre. Une approche largement non violente, centrée sur la vie quotidienne. Le slogan est connu : « Exister, c'est résister », ou « Résister, c'est exister ». Résister, c'est simplement continuer à vivre, rester sur la terre, retourner aux pâturages, se marier, élever des enfants, creuser une autre citerne, planter encore.

[...]

À partir de 1999, des militants israéliens ont commencé à se rendre sur place. En 2000, ils ont fondé *Ta'ayush*, utilisant leur privilège en tant qu'Israéliens — citoyens d'un État démocratique pour les Juifs — pour s'opposer à l'armée et aux colons. Ils pouvaient dire : « Cette terre n'est pas à vous. Vous ne pouvez pas la prendre. Je vous filme ». Ainsi, un regard extérieur, privilégié, venait bouleverser la situation. Aujourd'hui, une nouvelle génération s'est enracinée dans ces villages — non plus les militants de 50 à 70 ans de *Ta'ayush*, mais de jeunes vivant directement au sein des communautés, résistant de manière inventive. Beaucoup sont des Israéliens ashkénazes laïcs, certains des Juifs américains, avec une ouverture à d'autres : militants de l'extrême gauche, activistes queer, ou encore personnes reliant plusieurs luttes — droits LGBTQ+ à Jérusalem, libération palestinienne, etc. Leur approche est moins théorique, plus physique, une politique de la présence. Ils mettent leur corps sur le terrain et, par ce biais, comprennent les complexités des privilèges et des différences culturelles. L'efficacité n'est pas toujours la priorité ; paradoxalement, leur action est souvent plus effective, parce qu'ils se rapprochent directement des communautés.

[...]

Le quotidien s'organise autour d'une présence dans une vingtaine de villages, dont trois plus grands. Les militants sont en permanence en alerte, prêts à intervenir dès qu'un affrontement éclate entre colons, soldats et bergers. De plus en plus, ces incidents se produisent au cœur même des villages et des maisons, et non plus seulement dans les pâturages. Ils se déplacent toujours en deux, parfois plus. Leur arrivée modifie aussitôt le rapport de force. Même un colon de 16 ans non armé peut contraindre une famille à se cacher sous une tente, de peur qu'un affrontement n'attire les soldats et ne tourne au drame. Mais dès que des militants arrivent, la dynamique change : le colon se retrouve face à des témoins, et le jeune berger avec son troupeau perd soudain son ascendant sur la famille. Le quotidien se résume ainsi : de longues périodes d'attente et de présence, ponctuées de crises. Et il y a aussi les instants de vie ordinaire : partager un thé, assister à un mariage, un enterrement, tisser des liens humains.

[...]

Depuis le 7 octobre, un développement majeur — avant même les événements de Gaza — a été l'effondrement de la structure militaire en Cisjordanie, déjà fortement imprégnée par les colons. Les coordinateurs de sécurité des colonies, financés et armés par l'armée, sont eux-mêmes des colons. Dans les faits, ces derniers orientaient depuis longtemps les ordres donnés à l'armée. Après le 7 octobre, la chaîne de commandement s'est désintégrée — du général Yehuda Fuchs, alors chef du commandement central, jusqu'aux soldats sur le terrain. Les soldats sont devenus de facto des unités de défense territoriale : des colons recrutés, uniformés, armés par l'armée israélienne, circulant dans leurs propres véhicules. Dans les premiers mois, les soldats réguliers ont été envoyés à Gaza, et les colons ont pris la place de l'armée en Cisjordanie. Les Palestiniens ont dû s'adapter à cette nouvelle réalité : les colons n'étaient plus contraints par les limites ou les craintes qui,

auparavant, pesaient encore sur l'armée. La « logique de l'ordre » a disparu. Ce basculement fondamental n'a pas été inversé. Des mois plus tard, l'armée a restauré sa chaîne de commandement — mais elle a pleinement intégré l'agenda des colons. Le constat est clair : en Cisjordanie, le coup de force des colons est déjà accompli.